

Jean-Michel Guyot

Le son et le sens

à la mémoire de Ian Curtis



Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-320-3
EAN : 97823555413203

ISSN collection *L'Imaginable* : 2102-1805

Dépôt légal : janvier 2015

Copyrights :

© 2015 Le chasseur abstrait éditeur

Jean-Michel GUYOT
LE SON ET LE SENS

à la mémoire de Ian Curtis

à ma fille Anaïs

Avant-propos.

Les textes qui suivent furent écrits, pour le dire crûment, dans la ferveur de l'analyse, car n'en déplaise à nos anti-intellectuels sensualistes et nationalistes, il y a de la joie et du plaisir à non pas, comme ils l'imaginent, décortiquer des faits pour ainsi dire morts dans nos bras et sonder les âmes mortes, mais à accueillir l'énigme vivante qui s'avance vers nous, dans la nudité de notre cœur.

La mise à nu réciproque peut commencer.

Être au cœur de l'événement, voilà l'illusion consolante que ces textes combattent pied à pied.

L'événement n'a ni cœur ni reins.

Il faut en finir avec l'organicisme romantique. Seul le texte est un corps vivant, un corpus inachevé, inachevable qui se ramifie sans cesse.

C'est l'image du fleuve qui s'impose, à cette nuance près que la complexité propre aux deltas – le moment paradoxal où les intuitions les plus fortes tendent à se nouer en savoir positif – on ne la ressent pas en fin de lecture mais dès l'attaque furieuse des premières lignes, chaque source n'étant ni un fleuve en miniature ni une énergie isolée, mais un moment du complexe hydrographique qu'est le texte en son entier.

Le livre provisoirement achevé, l'auteur se dit : voilà où le voyage m'aura donc mené.

Il ne remonte pas le fleuve jusqu'à son hypothétique source, mais, ravi et confiant, éprouve dans son corps de lecteur une pulsation régulière, un regain de curiosité pour le chemin parcouru et une furieuse envie de poursuivre la route, toutes sensations qu'il ressent être son monde désormais, ouvert à présent sur la nudité fraternelle du cœur d'autrui « toujours plus grand que nous ».

Le cas régime qui anime l'altérité vivante a tourné en salut adressé à l'ami inconnu.

C'est alors l'amitié du monde qui se dessine tant pour le lecteur que pour l'auteur qui ont en partage l'énigme vivante que constitue tout entier le monde dans lequel ils vivent.

Exergue.

Au rêve, le rêve ne saurait suffire, même s'il suffit à combler le rêveur.

Le rêve est en germe dans toute chose, en cela que toute chose et le tout de la chose, pour l'humain, ne se suffisent pas à eux-mêmes, l'humain, par excellence mais également par défaut, dans l'errance, l'erreur, le crime parfois, se sachant poursuivre sans relâche cette ombre de soi-même qui le porte toujours à chercher ailleurs, en avant mais aussi parfois derrière soi – dans la mémoire pesante ou allègre de ses pas – ce qui peut bien faire qu'il est à la fois l'image de soi, son propre reflet instructif ou édifiant, pâle ou glorieux et le moteur de ces images étrangement familières qu'il lui faut reconnaître comme siennes, un peu à la manière d'un père qui reconnaît un enfant, une fois que lui a été apportée la preuve de sa paternité.

À l'épreuve du temps.

Je fais miennes mes limites d'un jour : ainsi, les projetant sur le jour que j'enferme dans cet étroit filet, j'ai tout loisir de n'en rien laisser échapper.

S'atteler à une tâche précise interdit d'en accomplir d'autres, sauf à faire trente-six choses à la fois, mais alors mécaniquement.

Lire un auteur et un seul, c'est labourer dans un sol si riche que tout le paysage environnant devient visible et même au-delà : l'auteur ainsi creusé a creusé lui-même de profonds sillons dans la riche terre de ses lectures, sillons qu'à mon tour je sillonne, mais en tous sens.

Ce paysage est vivant. Il ne cesse de croître. Y prospère tout ce qui, advenu, ne cesse d'advenir sous des jours nouveaux.

L'environnement mental ainsi circonscrit ne s'arrête pas aux strictes limites, fussent-elles mouvantes, dont l'auteur a bien voulu nous faire don en s'adonnant à l'élaboration d'un champ mental qui lui est propre et qui est devenu ce que nous appelons son œuvre.

Elle met en jeu et l'auteur et son époque, et cet au-delà de l'époque dans laquelle, de par son œuvre, il se trouve désormais, sorte de non-lieu bien réel pourtant, dès qu'une voix et une lecture consentent à ranimer l'espace déclos, ouvert sur la finitude réitérée, d'une conscience de soi qui a heureusement consoné avec ce qu'il faut persister à appeler la condition humaine.

La conscience de soi et la condition humaine, rassemblées en une voix autre – celle du lecteur impénitent – qui insiste, en accordant persistance à l'œuvre, fût-elle momentanément déconsidérée, voilà ce qui, se déployant à longueur de lecture, aboutit à ce pas à pas qui nie le passé récalcitrant tout autant que l'absolue vacuité de l'avenir indécidable, à la recherche d'un présent de pensée qui donne à penser le plus lointain dans *l'extrême proximité sans immédiateté* que sont à la fois le monde et l'œuvre conjointe.

Toute propriété nous vient des autres, fût-elle chèrement acquise, voire conquise de haute lutte, il n'est que de relire *Mein Eigentum* de Hölderlin...

Ainsi, lisant tel auteur, me voilà confronté à une pléiade d'artistes, d'auteurs et de témoins de la petite et de la grande histoire.

Le monde s'ouvre et une pensée se fait jour.

Même le poème en apparence le plus intime, même le poème comme venu de cette région reculée du cœur que le monde n'a pas empoignée, et qui nous offre sa paradoxale présence à travers temps, même le poème absolument personnel fourmille ou regorge de sève *étrangère*, à commencer par la date qui l'a vu naître à la parole qu'il lui a fallu tenir

pour espérer retenir un peu du jour qui l'a vu entrevoir ce tout autre qu'elle rend audible, ici et maintenant, dans sa lecture.

La lecture adverse ou complice est toujours un hommage rendu à l'humanité de qui l'a conçue, parfois en toute immodestie, parfois dans la plus grande humilité.

Pas de pensée sans une phénoménale capacité de concentration, concentration qui concentre en elle tous les paradoxes de la vie active : l'oubli serein, la négligence souveraine, le revers de la main pressée de passer à autre chose, et dans le même temps l'attention extrême portée aux moindres détails que soutient et sous-tend le constant souci de l'ensemble.

Qu'une œuvre tienne pour ainsi dire dans la paume de notre main ne doit pas nous faire oublier que sans elle notre main serait veuve de fruits, et comme écartée de toute préhension qui n'est pas une prise.

Y veille précisément le constant souci de l'ensemble plus grand que nous, plus grand même que celui par qui il est advenu.

Un ensemble en voie de gestation – une œuvre en cours d'élaboration – qui modifie ses paramètres d'équilibre interne à mesure qu'elle intègre de l'étranger, voilà ce que donne à vivre une passion frissonnante que met en jeu la pensée en acte.

Extérioriser, tout est là.

Rendre l'intime désirable et la pensée digne d'être rendue publique, c'est l'enjeu final qui se dessine dès les premiers pas dans la conquête du dicible que les hommes se communiquent les uns aux autres *depuis que nous sommes un dialogue*.

Citer, commenter ou crypter : voilà les trois temps possibles de la prise de parole écrite.

L'ensemble donne une œuvre ou se perd dans la redite.

Toute écriture est ainsi crispée sur l'avoir de son dire. Elle propose un rassemblement, un recueil aussi qui culmine dans ce paradoxe vivant qu'est tout passé recomposé.

Ne commence à faire œuvre que celui ou celle qui, se jouant des trois temps en en jouant, sait faire respirer l'ensemble qui l'anime en lui prêtant son souffle : on respire alors un air neuf, on entend une chanson nouvelle qui salue les airs anciens, tout en pointant l'oreille vers des accents et des sons renouvelés.

Les outils et les techniques ont beau changer, les terres, elles, demeurent. Il faut donc bien choisir *son climat* pour produire un de ces vins capiteux, capitaux qui enivre encore bien longtemps après qu'il a été vinifié.

Récolte à rebours, pour ainsi dire, la lecture vivifie qui la pratique en revivifiant l'apparement insignifiant conquis de haute lutte sur l'indifférence des temps par qui de droit.

Passées inaperçues le temps de leur été, certaines moissons, aussi, étonnent longtemps après qu'elles ont eu lieu, et c'est alors l'été en hiver.

Les œuvres de Ducasse nous font encore cette impression. À y regarder de près, on peut

affirmer qu'il y va ainsi de toute grande œuvre qui s'ouvre à nous : fraîches comme aux premiers jours, mais plus riches encore de tout ce temps inaperçu qui a déposé sa patine sur elles et tout aussi grosses d'un avenir indéfini.

Une œuvre passée inaperçue ou presque, du vivant de son auteur, porte en elle une charge d'avenir que ce dernier ne soupçonnait même pas : c'est comme si nous prêtions notre étonnement à l'auteur qui ne vit plus que dans la perception que nous avons de son œuvre ainsi rendue à l'avenir de sa peine.

La pauvreté joue là un rôle essentiel, et la ruse, bien sûr, sa complice.

Plus l'œuvre est éloignée dans le temps, moins il y a de données biographiques à se mettre sous la dent.

On rêve ainsi d'Empédocle ou d'Héraclite, ces presque parfaits anonymes dont le nom persiste cependant, attaché qu'il est à de rares fragments cités et commentés dès l'Antiquité par les doxographes à qui nous devons la transmission de leurs fragments.

Imaginons qu'un jour lointain nos grands noms ne subsistent plus qu'à travers de rares fragments. Il y a fort à parier qu'ils gagneraient en fascination ce qu'ils auraient perdu en substance.

Dores et déjà, notre haute culture s'apparente à ce phénomène par la fragmentation mémorielle à laquelle procède l'École qui tranche dans le vif de l'immense patrimoine en imposant un choix restreint d'œuvres et de textes jugés exemplaires.

À cette nuance près : le biographique occupe une place importante dans l'appréhension des œuvres disponibles dans leur intégralité.

La fascination qu'elles exercent s'en trouve ainsi restreinte, mais la fascination importe à vrai dire aussi peu que la passion biographique héritée du romantisme qui tente, vainement d'ailleurs, de nous faire entrer dans l'intimité du créateur.

Certains oeuvrent dans une indifférence quasi générale. Cette indifférence laisse certainement le champ libre à un détestable esprit de chapelle, mais elle incline aussi à se pencher sur des oeuvres méconnues, cette méconnaissance s'apparentant alors à celle qui nous frappe de prime abord quand nous lisons les œuvres devenues fragmentaires d'Empédocle ou d'Héraclite.

Les rares notices biographiques disponibles, alors, nous émeuvent. Elles tendent à combler l'attente que suscitent de trop rares œuvres en devenir dont on attend beaucoup et dont l'existence est menacée par l'industrie culturelle actuelle. C'est ainsi qu'en lisant des entrefilets consacrés à *Clair Obscur* et à quelques autres je ressens cette mélancolie très particulière qui s'empare de moi, lorsque je viens à songer au temps qui passe et qui emporte tout, à commencer par les meilleurs d'entre nous.

La rareté, là, tient lieu de bréviaire.

On prie le ciel pour que l'œuvre accomplie, si importante, mais inaperçue du grand nombre, soit enfin reconnue dans toute sa charge émotionnelle et pour son étonnante capacité à

entrer en résonance avec les grandes œuvres du passé, au moment même où elle fait entendre quelque chose d'inouï.

Certaines œuvres tardivement reconnues et closes sur elles-mêmes depuis la mort de leur auteur, en revanche, ploient sous le poids de la luxuriance biographique. Le luxe de détails – le jour après jour entrepris par Caesar Glebbeck, par exemple, qui passe sa vie à fouiller la vie de Jimi Hendrix – ne compensera jamais la perte irrémédiable du créateur disparu à la fleur de l'âge.

La biographie d'un auteur, d'un artiste de manière générale, se referme sur lui comme une pierre tombale.

Pour retrouver l'air libre de l'œuvre – pour que celle-ci aussi bien retourne à l'air libre – il est nécessaire, salutaire même, d'oublier les circonstances heureuses ou malheureuses de la vie qui l'a vue naître.

Aux coups d'éclats, préfère les coups de génie, quand, le moment venu, tu éprouves le désir ardent ou le besoin fervent de t'ouvrir à ce que jamais ne donnera à voir ou à entendre quelque biographie que ce soit.

Est-il ainsi possible de s'abstraire totalement du contexte biographique et historique d'une œuvre ? Est-ce même seulement souhaitable ? On tendra à répondre résolument par la négative, si l'on tient à mettre en avant la modernité d'une œuvre censée nous intéresser dans ce qu'elle nous dit de l'état présent du monde dans lequel nous vivons.

Cette conception est largement répandue dans la critique journalistique qui valorise ce qui ressemble le plus à sa propre approche du réel : on sait gré aux auteurs qui donnent à voir et à comprendre des mondes contemporains qui nous échappent de par leur éloignement géographique ou leur isolement.

L'Iran est un bon exemple de pays mystérieux dont on ne comprend pas les menées et les visées à travers les actes de ses dirigeants. Même les États-Unis d'Amérique nous laissent perplexes. Toujours d'un point de vue français, on pourrait en dire autant d'Israël et de ce qui s'y joue sur le plan humain. Il serait intéressant de savoir, si la France fait office de mystère pour d'autres peuples, dans un mélange bien connu de fascination et de répulsion.

C'est ici la distance géographique qui tient lieu d'écart temporel et qui fascine : l'éloignement dans le temps d'une œuvre peut être tel qu'il ne reste d'elle que des fragments, tandis que l'éloignement géographique, lui, induit une fascination pour le tout autre soudainement mis à notre portée.

Fascination pour les époques lointaines et interrogations sans réponses sur le « qui » d'auteurs qui n'ont laissé que peu de traces de leur passage ou bien fascination pour des régions du monde mal connues qui défient les limites de compréhension de notre monde : l'intérêt se déplace, semble-t-il de la personne d'un auteur dont on ne sait presque rien aux personnes/personnages qui vivent dans telle ou telle œuvre contemporaine.

Il va de soi que la vie d'un cinéaste ou d'un auteur iranien, par exemple, ne laisse pas, ne doit pas laisser indifférent, tout comme la pensée qui résonne encore dans les fragments

d'Héraclite nous importe autant, sinon plus que la signification qu'elle a pu avoir pour lui de son vivant au sein de la communauté vivante dans laquelle il a inscrit son action et sa pensée.

Le roman historique, très en vogue, est un moyen terme : il donne à voir les époques lointaines, en nous distrayant de nos angoisses contemporaines : il y a de la joie à évoluer imaginativement dans un monde qui ignorait le danger nucléaire, les antagonismes contemporains, « les enjeux de la mondialisation », « le réchauffement climatique », et du contentement rétrospectif aussi à savoir que les vieilles querelles et les vieux enjeux ne sont plus de mise de nos jours : exit ou presque les guerres de religion de jadis et les impérialismes de naguère.

Le roman historique offre une belle évasion hors du cadre étroit de l'actualité, tout en suggérant des comparaisons et des parallèles. Il est dans la nature de ces dernières de ne jamais se rejoindre, comme l'on sait. Ce que le roman historique bien fait donne à voir, c'est une certaine permanence : la condition humaine, toute historique qu'elle soit, n'en est pas moins ressentie comme le fil conducteur de l'humanité qui se cherche encore et toujours.

Fascination pour le grand nom qui subsiste à travers une œuvre presque entièrement perdue, passion d'origine romantique pour la vie des grands hommes et fiction historique dessinent notre rapport au temps : temps du créateur, c'est-à-dire l'époque qui a vu émerger son œuvre autant que sa temporalité propre, son ordre du jour inventé au jour le jour et notre temps à nous, c'est-à-dire l'époque dans laquelle nous nous débattons et le temps que nous consacrons à la réflexion ou à la rêverie.

Voilà en somme la triade dont il faut s'écarter tout en la maintenant dans notre ligne de mire, si nous voulons rendre justice aux œuvres.

La transparence est impossible.

Tout savoir sur la vie des autres, passion moderne, piètre désir aussi, car, s'il était satisfait, il ne nous resterait plus qu'à aller nous coucher pour dormir, et c'est précisément ce à quoi la passion de la pensée vivante se refuse.

Il n'est pas indifférent que les plus grandes pensées dorment dans la poussière des grandes bibliothèques. Il faut les en sortir en jetant un regard neuf sur ce qu'elles ont encore et toujours à nous offrir de neuf et de vivifiant.

Partie I

Ice age

Les textes qui suivent auront été écrits dans un sentiment de ferveur à l'égard de musiques qui importent pour moi.

Loin de toute recherche systématique, de toute glose aussi, érudite, savante ou journalistique, ce sont des fragments d'un bonheur renouvelé qui se donne à lire ici.

Fragments toujours à l'état de fragments, loin de toute totalité.

Interprétation subjective, comme le lançait à la foule Yves Royer en pleine guerre froide musicale.

Parti pris.

Le plus souvent, au cœur de la musique, qu'elle soit fournaise ou mer d'huile étale, le son manque, ou pour le dire autrement, le grain, le timbre, une texture que je reconnais immédiatement comme me convenant.

Elles sont bien rares, les musiques qui ne font pas que flatter mon oreille. Au fond, l'accord inconditionnel –inconditionné ?– ne dépend ni du style musical abordé ni de l'organisation plus ou moins complexe de la matière sonore, mais purement et simplement du grain sonore et du geste musical qui l'accompagne comme son ombre.

Le son d'abord, après seulement – ah âpre après ! – le geste musical qui ordonne et exécute tout à la fois. Et soit la musique semble faire corps avec une pensée en acte qui rayonne dans le son, soit le corps du musicien fait corps avec la musique : Hendrix ou Boulez, Joy Division ou Debussy pour moi...

Cette perception étroite laisse peu de place au joli son, j'en conviens. Ce qui flatte l'oreille m'ennuie.

La joliesse des mélodies, la construction raffinée, tout cela est bien beau mais me laisse de marbre, sans parler des musiques-prétextes, grossières ou raffinées, qui s'effacent devant le texte, les paroles, surtout quand la voix est quelconque.

L'opéra, c'est autre chose : une ampleur, la dramaturgie, la présence des corps dans l'espace : jubilation !

Ce fut le bonheur à l'écoute de *For all and none* du groupe *The Passage* : impression de basculer dans un monde aux secrets tantôt murmurés tantôt éruptés servis par une voix sarcastique envers elle-même, comme détachée de son propos, mais tenant à le tenir, pour faire face au mystère de vivre.

Hendrix... L'écoute de *Hear my train a-comin'* interprété à Berkeley en mai 70 fut décisive : des images, encore des images charriées par le grain de la musique. Une déferlante électro-acoustique.

Puis vint *Joy Division* : des images encore, en noir et blanc, incisives, fugitives. L'accord, enfin : une basse lente, très fluide, très en avant, masse énorme de son que vient déchi-queter la guitare éparse qui tranche dans le vif du son en expansion dans lequel se débat la voix de Ian, le tout littéralement propulsé par une batterie sans équivalent connu. Quelques notes de piano en ruine, ça et là ou de synthétiseur exsangue, et *c'est tout un monde lointain* qui approche.

Throbbing Gristle, Second Annual Report...

Ce qui unit la perception de ces musiques si différentes, c'est le dynamisme, une urgence à dire, une prise de position radicale, une jubilation.

La voix.

Dans un excès de culture rechercher le surcroît, la parole absente encore qui se cherche en nous, quand nous avons, de chemin en chemin, fait nôtres tous les vallons et toutes les forêts, et puis se rendre, le soir venu, à l'évidence que tout est à recommencer.

D'une voix à l'autre.

La voix brute, la voix formée et la voix déformée, soit le cri recherché dans l'indécence d'un chant qui, d'approche glacée en sursauts éclairés, s'achemine, rauque et féroce d'abord, olympienne et pleine ensuite, vers la source de toute voix.

Quelle voix nous fera entendre, dans son grain, ces trois dimensions du métier de chanter ?

Dans tout chant, j'entends l'une des trois dimensions, la plus courante étant la voie moyenne de la voix formée, de la voix qui en passe par l'apprentissage d'une forme élective de chant propre à une tradition musicale déterminée.

Déterminante tout autant : ce n'est pas un hasard, si la musique vocale est de loin la plus appréciée. La voix formée se retrouve autant dans les musiques savantes que dans les musiques populaires qui dominent la production musicale contemporaine pour le meilleur et pour le pire.

La voix brute est toujours en passe de se former à telle ou telle école, le moment le plus émouvant étant celui, presque imperceptible, car disséminée dans une production dans laquelle une voix se cherche, où le cri bascule dans la joie du chant, en laissant entendre un curieux mélange de regret maussade et de jubilation.

La jubilation a finalement raison de la voix brute qui mute en voix travaillée. C'est fatal. Il fallait oser donner de la voix, se faire entendre en laissant entendre que l'absence de métier ne devait en rien entamer l'élan premier, la nécessité vitale de se faire entendre.

Les sources de la voix ne se laissent approcher qu'au moment où la voix formée en appelle à toutes ses possibilités – infra-possibilités – qui sont explorées dans la musique savante contemporaine.

Le perçant du cri gagne en profondeur et en ampleur, quand la voix joue avec elle-même, devient le pur médium de la recherche du chant dans toute son ampleur émotionnelle.

À la colère fait place alors une forme de joie.

Celle d'abord d'avoir trouvé le ton juste porté par un grain de voix unique, exploité jusque dans ses défauts travaillés et retravaillés jusqu'à donner une voix reconnaissable entre mille.

La technique vocale impeccable de nos chanteurs classiques est donc loin de rendre justice à toutes les possibilités vocales. Le chant classique n'est pas la voie royale, mais la plus exigeante en apparence.

En occident, après plus de soixante années de pratique vocale inspirée par le blues, il ressort que des façons de chanter non-académiques peuvent elles aussi produire des merveilles, pourvu que la voix qui s'offre à chanter soit soutenue par une musique de grande classe, si simple soit-elle.

Dans ce contexte luxuriant, à chacun ses préférences.

Pour ma part, ce sont les voix de *Marlene Dietrich*, *Don van Vliet*, *Ian Curtis* et *Siouxsie Sioux* que je préfère en toutes.

Table des matières

Avant-propos.	7
Exergue.	9
À l'épreuve du temps.	11
Partie I - <i>Ice age</i>	17
Partis pris.	19
La voix.	21
Singularités.	23
Blume.	25
Cities In Dust.	27
De voix à voix.	29
Champ libre.	32
Le son du chant.	33
Ian.	35
Le son et le sens.	36
Musiques.	38
Actualité et nostalgie.	47
Non nova, sed nove !	52
D'un temps à l'autre.	55
La musique vivante.	56
Du son et du sens.	58
L'anti-désert.	60
You put a flame on me.	62
Mnémosyne.	64
Partie II - <i>Partage de la déchirure</i>	75
Le tout un chacun.	77
Une main.	78
De long en large.	79
La main à l'œuvre.	80
L'inconnu sans ami.	81
Un juste retour des choses.	82
L'écorce des jours.	83
À une voyageuse.	85
Irina Roussy, peintre.	86

À l'image de la vie.	87
Un trouble instantané.	88
D'image en image.	92
L'image.	95
Passages.	97
Triade.	100
Au fil de l'eau.	102

Partie III - Pensée et écriture

	111
La recherche en son mouvement.	113
Naissance à soi.	115
L'élan.	117
Le mouvement d'écrire.	118
Un chêne, un frêne...	120
À une patience millénaire.	122
Variations.	125
Ralentir, travaux !	130
L'appel.	138
Le semeur de mots.	140
Pas à pas.	144
À une mémoire oubliée.	146
La vie de l'Esprit.	147
Le comble de l'attente.	150
L'existence nue.	153
À une patience.	155
Phrases.	159

du même auteur :

- **Le sang des femmes** (*avec Françoise Rodary*)
Éditions Aréopage – 2008
- **À voix presque nue** *précédé de Un cri dans la nuit* (*roman*)
Le chasseur abstrait éditeur – 2009
- **Ce pur plaisir de vivre** (*poésie*)
Le chasseur abstrait éditeur – 2011
- **Quelque part entre vivre et écrire** (*essai*) – **Prix Chasseur d'essai 2011**
Le chasseur abstrait éditeur – 2011

Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

ISBN: 978-2-35554-320-3

EAN: 9782355543203

ISSN collection *L'Imaginable*: 2102-1805

Copyrights:

© 2015 Le chasseur abstrait éditeur

Les textes qui suivent furent écrits, pour le dire crûment, dans la ferveur de l'analyse, car n'en déplaise à nos anti-intellectuels sensualistes et nationalistes, il y a de la joie et du plaisir à non pas, comme ils l'imaginent, décortiquer des faits pour ainsi dire morts dans nos bras et sonder les âmes mortes, mais à accueillir l'énigme vivante qui s'avance vers nous, dans la nudité de notre cœur.

La mise à nu réciproque peut commencer.

Être au cœur de l'événement, voilà l'illusion consolante que ces textes combattent pied à pied.

L'événement n'a ni cœur ni reins.

Il faut en finir avec l'organicisme romantique. Seul le texte est un corps vivant, un corpus inachevé, inachevable qui se ramifie sans cesse.

C'est l'image du fleuve qui s'impose, à cette nuance près que la complexité propre aux deltas – le moment paradoxal où les intuitions les plus fortes tendent à se nouer en savoir positif – on ne la ressent pas en fin de lecture mais dès l'attaque furieuse des premières lignes, chaque source n'étant ni un fleuve en miniature ni une énergie isolée, mais un moment du complexe hydrographique qu'est le texte en son entier.

Le livre provisoirement achevé, l'auteur se dit : voilà où le voyage m'aura donc mené.

Il ne remonte pas le fleuve jusqu'à son hypothétique source, mais, ravi et confiant, éprouve dans son corps de lecteur une pulsation régulière, un regain de curiosité pour le chemin parcouru et une furieuse envie de poursuivre la route, toutes sensations qu'il ressent être son monde désormais, ouvert à présent sur la nudité fraternelle du cœur d'autrui « toujours plus grand que nous ».

Le cas régime qui anime l'altérité vivante a tourné en salut adressé à l'ami inconnu.

C'est alors l'amitié du monde qui se dessine tant pour le lecteur que pour l'auteur qui ont en partage l'énigme vivante que constitue tout entier le monde dans lequel ils vivent.

Jean-Michel Guyot

Prix: 17 €



lechasseurabstrait.com

